



« Ce livre est un commentaire du monde », nous dit Daniel Mendelsohn, dans cet entretien. Ce roman-essai, *L'Étreinte fugitive*, a effectivement ceci de rare, de trop rare, d'être une longue réflexion, alors que l'on s'ennuie si souvent de ces romans qui n'ont rien à dire. On pourrait reprendre à notre compte, à propos des intentions de l'auteur, les notes de Theodor Adorno sur l'essai, forme « bâtarde » ouverte à la pensée. Mendelsohn, en quête de vérité sur lui-même, sur son homosexualité, sur sa famille, sur ses coups d'un soir, à Chelsea, dans le quartier gay, déroule une pensée tâtonnante, hors des canons académiques, hors de la méthode si chère à Descartes. Il déploie une intuition intellectuelle puissante, en mettant toujours l'accent sur le partiel et non sur la totalité, sans l'orgueil du traité qui vise à conclure de façon définitive. Une raison, donc, qui avance les deux pieds sur terre.

Autre rareté, qui donne à ce livre toute sa valeur : dans un déni de l'idée d'Hannah Arendt selon laquelle notre modernité s'est coupée de la tradition, il repasse systématiquement par des récits de l'Antiquité grecque – les tragédies *Ion* d'Euripide, *Antigone* et *Œdipe roi* de Sophocle, le mythe de Narcisse –, par la poésie latine, à travers le poète de Vérone, Catulle, et par la poésie lyrique grecque, avec Sapho. Le monde grec tisse des liens avec notre monde moderne, y jette une lumière forte qui donne du sens.

L'homosexualité est un particularisme, elle n'intéresse pas tout le monde, mais nous a permis, autour d'elle, de poser des questions universelles : qu'est-ce que la beauté ? Qu'est-ce que le désir ? Qu'est-ce qu'une identité ? Qu'est-ce qu'être père ? Comment pouvons-nous définir l'Histoire ? Pourquoi avons-nous besoin

des mythes ? Enfin, la question de la mort, même si, comme l'écrit Vladimir Jankélévitch, « la mort est à peine pensable ». Rencontre avec un nouveau monument des lettres new-yorkaises, auteur du best-seller *Les Disparus*, un homme au regard dur, politiquement incorrect.

VOTRE TITRE D'ABORD : L'ÉTREINTE FUGITIVE. IL CONTIENT QUELQUE CHOSE D'ÉROTIQUE, NON ?

Je ne pensais pas vraiment à la signification érotique du mot « étreinte » quand j'ai choisi le titre. J'ai toujours voulu qu'il soit allusif et métaphorique. Ce titre et, je le réalise à présent, le livre lui-même, ont été inspirés par une image vue sur une carte postale il y a des années, lorsque j'étais en troisième cycle d'université : un très gros plan des visages de Cupidon et de Psyché sur la statue de Canova. Ces deux personnages, emplis d'un désir intense, essayant désespérément de se toucher mais gelés à tout jamais à quelques centimètres l'un de l'autre, étaient une image très puissante qui a eu sur moi un effet émotionnel profond. J'ai acheté cette carte postale et elle est devenue mon fond d'écran (et la couverture de l'édition américaine de mon livre). C'est ainsi que j'ai commencé à penser à ce thème du « désir et de l'impossibilité »,

Critique

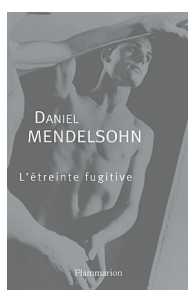
L'Étreinte

fugitive de Daniel

Mendelsohn est

« un roman qui pense »

pour reprendre l'expression de Milan Kundera. Qui pense l'identité, l'homosexualité, la paternité, la beauté, la famille, le corps, le rapport entre passé et présent... Avec une grande habileté, cette réflexion, comme un puzzle, se déploie à travers l'autobiographie et la mythologie grecque. Pas de réponses définitives sauf une, martelée tout au long du livre : l'identité est complexe, éclatée, toujours mystérieuse. Il faut l'accepter, malgré les difficultés que cela pose, voire les souffrances que cela provoque. Marguerite Yourcenar, Marcel Proust et Constantin Cavafy ont trouvé leur héritier.



L'ÉTREINTE FUGITIVE

de Daniel Mendelsohn,
traduit de l'anglais
(américain) par
P. Guglielmina

FLAMMARION
284 p., 20 €

l'idée m'a trotté dans la tête pendant quelques années et ne m'a pas quitté : l'étreinte, le moment du contact, la plénitude que nous poursuivons toujours et qui nous échappe. Cette « étreinte fugitive » est le leitmotiv qui court à travers le livre : comme une allégorie (sur l'amour et les tensions entre l'esprit et le cœur, l'âme et le désir), comme une métaphore psychologique sur la structure du désir homosexuel (son aspect narcissique, le désir d'embrasser ce qui n'est, au bout du compte, qu'un reflet, quelque chose sans substance), même en tant qu'élément narratif (il y a cette scène au début du livre, dans laquelle je me souviens d'avoir poursuivi le garçon dans le cimetière sans l'avoir jamais rattrapé). Donc cela me semblait être un bon titre.

DE L'ÉROTISME, IL EN EST QUESTION TOUT AU LONG DE CE ROMAN. MAIS IL N'Y A AUCUNE SCÈNE DE SEXE. EST-CE PAR PUDEUR OU PAR INCAPACITÉ À EN FAIRE UNE DESCRIPTION ?

Ni l'un ni l'autre. C'est simplement qu'en général, je ne pense pas que les descriptions de scènes de sexe soient particulièrement intéressantes dans un texte (à moins d'écrire de la pornographie, évidemment). Dans ce livre, ma préoccupation première concerne le cœur du désir, la structure et le mécanisme en jeu lorsque l'on a envie de quelqu'un. Décrire péniblement ce que moi-même ou n'importe qui fait au lit n'est pas le problème. Qui est-ce que cela pourrait intéresser ? Lorsque le livre est sorti, une critique dithyrambique est parue quelque part, mais le critique a fait quelques commentaires, à savoir que « *les scènes de sexe pur* » étaient très « *dérangeantes* » et lorsque j'ai lu cela, j'ai éclaté de rire parce qu'il n'y a pas

de scènes de sexe du tout dans mon livre. S'il y en avait eu, le livre se serait vendu à dix mille exemplaires de plus.

VOUS DITES AVOIR BEAUCOUP DE RELATIONS HOMOSEXUELLES, MAIS VOUS DITES AUSSI QU'IL Y A DE LA BEAUTÉ QUAND LA RELATION N'EST PAS ENCORE SEXUELLEMENT CONSOMMÉE. VOUS POUVEZ EXPLIQUER ?

En effet, j'ai couché avec beaucoup d'hommes, bien que je ne considère pas la grande majorité de ces rencontres comme des « relations ». Je n'ai eu que trois relations significatives ces vingt dernières années, je pense, avec cinq années d'interruption entre chacune d'elles. Mon sentiment est que – il en est de même pour beaucoup d'hommes que je connais (pas seulement des homosexuels, je m'empresse d'ajouter) – il y a une certaine « excitation » dans le fait de « chasser », l'attirance pour quelqu'un qu'on rencontre, dans l'intensité du désir, dans le ballet élaboré de la poursuite. Est-ce que j'ai vraiment dit « *avant la relation sexuelle* » ? Cela me semble curieux. La première fois que vous avez une relation sexuelle avec l'objet de votre désir est toujours un point culminant, bien sûr. Mais après ça ? Le sexe, la possession de l'autre sont nécessairement la dissolution du désir et de la volonté de posséder (ce qui, pour moi ainsi que pour beaucoup de gens, traduit la véritable émotion, bien plus que le sentiment de plénitude lui-même).

VOUS ÉCRIVEZ QUE LES PLAISIRS SONT UNE CHUTE. VOUS LE PENSEZ VRAIMENT ?

Je pense que l'idée était que la surabondance de plaisir devient en quelque sorte une douleur, ou pire, devient ennuyeuse.



© LUISA RICCARNILLEGAGE

VOUS AVEZ BEAUCOUP DE RAPPORTS SEXUELS, MAIS EN MÊME TEMPS VOUS SEMBLEZ VANTER LES VERTUS DE LA ROUTINE. N'EST-ELLE PAS LE SEUL MOYEN POUR ATTEINDRE UNE FORME DE SÉRÉNITÉ ?

La question sous-entend que la sérénité est préférable à ce que j'appelle la « multiplicité », à l'excitation. Je trouve cela intéressant.

VOUS DONNEZ UNE INTERPRÉTATION INTRIGANTE SUR LE MODE DE VIE DÉBRIDÉ DES HOMOSEXUELS, À PARTIR DE LEUR « ENFANCE ABÎMÉE ». VOUS POUVEZ NOUS EXPLIQUER CELA ?

Laissez-moi commencer en insistant sur le fait que je fais seulement référence à un certain groupe d'homosexuels, ceux, très nombreux certes, qui vivent une vie « débridée ». Il est frappant de voir combien, parmi les homosexuels que je connais, le plaisir et la luxure sont une préoccupation intense, avec toujours la sensation de se sentir à part et comme faisant partie d'une « élite ». La plupart des homosexuels – du moins jusque très récemment – grandissent dans une culture d'hostilité permanente et blessante, dans une amertume qui fait qu'ils ne se sentent pas à la hauteur et honteux. C'est un sentiment naturel pour beaucoup d'entre nous. Quand nous vieillissons et que nous devenons enfin libres, nous voulons nous « amuser » bien davantage, pour compenser les blessures du passé.

« Je ne crois pas à l'âme, je ne crois pas en Dieu. Je ne crois ni au paradis ni à l'enfer. Je ne crois à rien d'autre qu'au pouvoir de l'esprit humain »

AVOIR DE NOMBREUSES RELATIONS SEXUELLES SEMBLE ÊTRE CHEZ VOUS UNE FAÇON DE LUTTER CONTRE LA MORT, COMME LE FAISAIT VOTRE GRAND-PÈRE, QUE VOUS CITEZ.

Ce n'est pas la seule façon, mais c'est peut-être la plus agréable. L'art est aussi un moyen de repousser la mort, mais très peu de gens parviennent à être artistes, alors que le sexe est très démocratisé.

D'AILLEURS VOUS ÉVOQUEZ LA MORT TRAGIQUE, CETTE « BELLE MORT ». PENSEZ-VOUS VRAIMENT QU'IL A DES MORTS QUI VALENT PLUS QUE D'AUTRES ?

Aucune mort « ne vaut » rien. Elle est obligatoirement la fin de toutes les valeurs. Dans mon roman, je parle de l'idée de la « belle mort », qui nous vient des Grecs, et qui était souvent évoquée lors des oraisons funèbres dans l'Athènes démocratique du V^e siècle avant Jésus-Christ : la *kalos thanatos* que le citoyen héroïque gagne en mourant pour sa cité. Cependant, j'évoque cette notion de « belle mort »

parce qu'elle est intimement liée à un ensemble d'idées que j'ai héritées de ma famille, des histoires sans fin répétées sur différents membres de ma famille qui sont morts jeunes. Dans ces histoires, ceux qui mouraient jeunes étaient toujours beaux et cela m'a inculqué l'idée, alors que j'étais petit garçon, qu'en quelque sorte, il valait mieux mourir jeune que vieux, parce que cela vous rendait beau. Cette définition attirante et provocatrice de la jeunesse, de la mort et de la beauté, je l'ai retrouvée beaucoup plus tard lors de mes études sur la tragédie grecque, un genre dans lequel, en effet, il y a une sorte de splendeur héroïque liée aux morts spectaculaires (et prématurées) des protagonistes. Ainsi, la *kalos thanatos* est un lien entre mon monde juif et mon monde grec.

VOUS DEVEZ AIMER LE PERSONNAGE D'ACHILLE, NON ?

En fait, je l'ai toujours trouvé très ennuyeux – un personnage sans vie intérieure intéressante. Il m'a toujours fait penser à un capitaine de football de lycée. Quelqu'un peut-il nier que le personnage le plus intéressant chez Homère est Ulysse ?

VOUS ÉCRIVEZ AUSSI À PROPOS DE LA MORT DE RACHEL, QU'ELLE DISPARAÎT PEU À PEU DANS SON TOMBEAU, ET RIEN DE PLUS. IL N'Y A DONC RIEN APRÈS LA MORT POUR VOUS ?

Oui, je pense vraiment qu'il n'y a rien après la mort exceptée la désintégration physique de ce qui fut jadis un corps. Comme mon père scientifique, je suis quelqu'un qui n'a aucune croyance religieuse. L'idée de la vie après la mort me semble relever de la pure imagination. C'est une notion qui a ses racines dans la peur ancestrale de la mort. Je ne crois pas à l'âme, je ne crois pas en Dieu. Je ne crois ni au paradis ni à l'enfer. Je ne crois à rien d'autre qu'au pouvoir de l'esprit humain.

VOUS AVEZ PEUR DE LA MORT ?

Je n'ai pas du tout peur d'être mort, puisque je pense qu'elle est simplement une absence de conscience. Donc, il ne faut pas avoir peur puisque, une fois morts, nous ne serons rien du tout, pour ainsi dire. J'ai davantage peur de mourir que de la mort elle-même. J'espère que je partirai dans mon sommeil après un bon repas accompagné d'un grand vosne-romane.

POUR REVENIR À L'ÉROTISME, IL SEMBLE ICI NOURRI PAR TOUT UN IMAGINAIRE GREC, DONT LES RÉFÉRENCES MYTHOLOGIQUES SONT NOMBREUSES DANS CE ROMAN. POURQUOI FAITES-VOUS APPEL À CES FIGURES LÉGENDAIRES ?

J'aime les mythes parce que j'aime la structure qu'ils nous donnent pour appréhender le monde. Comme pour la tragédie, que j'aime également, les mythes ont à la fois une pureté narrative et une force symbolique. Bien sûr, quand j'ai commencé à m'intéresser au monde classique ancien, j'ai aimé

les mythes grecs surtout parce que, comme dans l'art de la même période, il y avait beaucoup de corps nus et de sexe, ce qui était excitant.

LA QUESTION DE LA BEAUTÉ ET DE LA LAIDEUR EST ÉVIDEMMENT LIÉE À L'ÉROTISME. PENSEZ-VOUS COMME LE RABBI BAAL SHEM TOV QUI ÉCRIT: « AINSI LES CHOSES DE CE MONDE NE SONT SPLENDIDES QU'EN FONCTION DE LA VISION HUMAINE ET NON EN LEUR ESSENCE MÊME » ?

En effet. Qui (mis à part Platon) peut penser autrement ? Dans mon livre, je m'efforce de trouver (ou j'ai essayé de trouver) pourquoi certaines choses sont belles et d'autres pas : les mythes grecs plus que les textes hébreux, les hommes plutôt que les femmes... Parfois, je suis dans une station de métro à attendre mon train et je contemple un joli petit rouquin et je me mets à penser ceci : pourquoi est-ce que j'ai les jambes en coton à la vue d'un garçon aux cheveux roux, et pas devant un garçon aux cheveux blonds ? Et je peux m'asseoir dans le métro pendant vingt minutes et être obsédé par cette pensée.

VOUS ÉCRIVEZ QUE VOUS REGARDEZ SOUVENT LES STATUES GRECQUES, NOTAMMENT LEUR VISAGE, DONT LA BEAUTÉ VOUS PLAÎT. QU'EST-CE QU'UN VISAGE, POUR VOUS ?

En fait, je suis particulièrement fasciné par les statues qui ont perdu leur tête, ou leurs yeux, ou une partie de leur visage qui normalement leur donne une expression. Je suis intrigué par le fait qu'une statue puisse avoir une expression alors qu'elle n'a plus de visage. (En fait, je pense que je cite le poème de Rilke « Archaischer Torso Apollos » qui commence par « *Wir kannten nicht sein unerhörtes Haupt, / darin die Augenäpfel reiften...* » : « *Nous n'avons pas connu sa tête prodigieuse / où les yeux mûrissaient leurs prunelles...* ») Dans mon livre, je me suis particulièrement centré sur cette idée dans un passage où j'insiste sur l'importance considérable accordée à un certain type de corps (à une certaine « période », dans les années 80 et 90, dans la culture homosexuelle américaine du moins) et combien le corps (qui était censé suivre un certain « type ») était beaucoup plus important que le visage (qui est précisément ce qui confère une individualité). Alors que j'écrivais mon livre, mon expérience de la culture homosexuelle mettant l'accent sur l'érotisme du corps lui-même m'a renvoyée au monde de mes Grecs, le monde des statues sans tête.

VOTRE ROMAN NE POSE PAS UNIQUEMENT DES QUESTIONS SUR LA SEXUALITÉ. IL S'INTÉRESSE AUSSI À L'AMOUR. VOTRE CONCEPTION DE L'AMOUR SEMBLE ÉVOLUER AVEC LE TEMPS QUI PASSE, ET NOTAMMENT AVEC L'ARRIVÉ DE VOTRE ENFANT.

En fait, je n'ai jamais été particulièrement doué en amour. Comme beaucoup d'écrivains, je suppose, il y a en moi une forte tendance à l'égotisme et au narcissisme. Depuis que je suis petit, j'ai vécu la plupart du temps dans mes pensées. Ce qui se passait dans ma tête et dans les livres semblait bien plus intéressant

et vivant que quoi ou qui que ce soit d'autre. Je ressens toujours cela de multiples façons. Il est rare que je rencontre un type qui soit plus intéressant qu'un livre, et franchement, je préférerais lire un livre, la plupart du temps. Pour moi, les expériences, les satisfactions et les plaisirs les plus intenses ont été littéraires, intellectuels et esthétiques, pas émotionnels ou sexuels. Quoi qu'il en soit, la naissance de Nicholas a changé la donne, m'a fait sortir de moi-même, m'a fait m'intéresser profondément à quelqu'un d'autre pour la première fois – je veux dire à quelqu'un d'autre qui n'était pas un objet érotique potentiel ou un objet de possession éventuel. Depuis ce temps-là, j'aime penser que je suis meilleur en amour, même avec mes amants.

VOUS DITES AUSSI QUE LA NAISSANCE DE CET ENFANT VOUS A PERMIS D'ÊTRE DANS « LE COURANT DES CHOSES », « EN CONTACT AVEC LE MONDE ». C'EST-À-DIRE ?

Comme je ne me suis jamais attendu à être parent, je pense qu'inconsciemment, je me suis toujours considéré comme étant une fin en soi-même. Il n'y avait rien au-delà de mes plaisirs, de mes ambitions, de mes satisfactions, de mes amours... Quand mon fils aîné est né, je me suis soudain senti comme étant le maillon d'une sorte de chaîne, relié au reste de l'humanité pour la première fois. C'est une notion très sentimentale, je sais, mais c'est ce que j'ai ressenti. La

« Pour moi, les expériences, les satisfactions et les plaisirs les plus intenses ont été littéraires, intellectuels et esthétiques, pas émotionnels ou sexuels »

mère de mon enfant, que j'appelle Rose dans mon livre, a déclaré un jour qu'adopter un enfant (notre second enfant a été adopté) lui a donné davantage le sentiment d'appartenir à la race humaine. J'aime cette idée et j'essaie de la traduire dans le livre.

IL POSE AUSSI LA QUESTION DU COUPLE. IL N'Y A ICI PAS DE COUPLE AU SENS TRADITIONNEL DU TERME. DEUX PERSONNES QUI S'AIMENT, S'INFLUENT, CONSTRUISENT ENSEMBLE UNE VIE. QU'EST CE QU'UN COUPLE POUR VOUS ?

Deux personnes qui s'aiment, s'influencent l'une l'autre et construisent quelque chose ensemble. Je devrais ajouter, pour être tout à fait honnête, que je n'ai jamais été très doué pour le couple. J'ai découvert, au bout du compte, que je préférerais être seul.

SELON VOUS, LE COUPLE HOMOSEXUEL SERAIT PLUS HEUREUX QUE LE COUPLE HÉTÉROSEXUEL ?

Je pense qu'il est impossible (et non souhaitable) d'essayer de classer chaque groupe comme étant intrinsè-

quement plus ou moins heureux que l'autre. Les gens sont ce qu'ils sont, ils sont heureux ou malheureux selon leur nature, rien de plus. Je connais beaucoup de couples homosexuels heureux, beaucoup de couples hétérosexuels heureux, et également beaucoup de couples malheureux des deux côtés.

OUTRE LE COUPLE, LA FAMILLE EST UN DES THÈMES CENTRAUX DE VOTRE TRAVAIL. VOUS REVENEZ SANS CESSE SUR L'HISTOIRE FAMILIALE. ÉCRIRE, C'EST SE SOUVENIR ?

Seulement lorsqu'on écrit sur des souvenirs.

EN VOUS LISANT, ON A L'IMPRESSON QUE VOUS ÊTES HANTÉ PAR LE PASSÉ DE VOTRE FAMILLE. NE SORT-ON JAMAIS DE SA FAMILLE D'ORIGINE ?

Bien évidemment que si. Que nous le voulions ou non, nous en sortons.

LE GRAND POÈTE D'ALEXANDRIE CONSTANTIN CAVAFY, QUE VOUS APPRÉCIEZ BEAUCOUP, EST HANTÉ PAR SON PASSÉ. VOUS AVEZ BEAUCOUP DE POINTS COMMUNS AVEC LUI, NON ?

J'aime beaucoup ce poète. Je viens de finir une nouvelle traduction en anglais en deux volumes accompagnée de commentaires exhaustifs, qui m'a pris douze ans ! Cavafy est un auteur que j'ai découvert à l'âge de 20 ans et, depuis, il a eu une présence considérable dans ma vie. Il est très intéressant de voir comment nous trouvons « nos » écrivains, n'est-ce pas ? (Ou peut-être pas : nous trouvons nos écrivains et ils font de nous ce que nous sommes.) Comme Cavafy, ma façon de voir le monde est profondément influencée par ma lecture des textes anciens. Comme Cavafy encore, je m'intéresse profondément à la façon dont la grande histoire et la petite histoire se rejoignent. C'est, dans une certaine mesure, l'idée principale qui parcourt mon livre *Les Disparus* (beaucoup de ses poèmes traitent de grands événements historiques vus sous un angle inhabituel, « mineur »). Comme lui, je suis moins intéressé par l'amour – aucun de ses poèmes n'est un poème d'amour au sens conventionnel du terme – que par le désir, particulièrement par le fait que le temps qui passe révèle la vérité du désir, la vérité de sa chaleur et parfois, de son aspect éphémère.

SE CONNAÎTRE SOI-MÊME, C'EST CONNAÎTRE SA LIGNÉE, ÉCRIVEZ-VOUS ? C'EST LA SEULE FAÇON DE SE COMPRENDRE ?

Je ne pense pas. Mais je ne peux imaginer que l'on puisse essayer de se connaître soi-même sans commencer par découvrir son passé. C'est comme si l'on construisait une maison en commençant par le toit.

ON VOIT DONC DANS CE ROMAN QUE VOUS ÊTES PASSIONNÉ PAR L'HISTOIRE. VOUS AURIEZ PU ÊTRE HISTORIEN, MAIS VOUS AVEZ PRÉFÉRÉ ÊTRE ROMANCIER. ÇA VEUT DIRE QUE VOUS PENSEZ QUE LA VÉRITÉ HISTORIQUE EST RELATIVE, ET QUE LE ROMAN EST MEILLEUR POUR DIRE CETTE VÉRITÉ ?

Puisqu'en fait, je n'écris pas de romans, la question de la « relativité » ne se pose pas du tout. J'écris de la non-fiction et ce que vous appelez de l'autofiction et de ce fait, je dirais qu'en écrivant je partage jusqu'à un certain point l'intérêt de l'historien pour une reconstitution intellectuelle responsable du passé, pour l'amour de la vérité. Mais en raison de ma double préoccupation, l'identité et la narration, il est probablement plus exact de dire que je suis plus intéressé par l'historiographie que par l'Histoire elle-même. Dans *L'Etreinte fugitive* et *Les Disparus*, je cherche à savoir jusqu'à quel point ce que l'on pourrait appeler « la difficulté de connaître le passé », la façon dont se construit l'individu d'un point de vue historique et psychologique (l'identité) et la façon dont l'individu se raconte à lui-même et aux autres son passé (la narration) peuvent altérer la vérité du passé.

VOUS ÉCRIVEZ AUSSI POUR METTRE DE L'ORDRE DANS VOTRE HISTOIRE. VOUS AVEZ PEUR DU CHAOS ?

Je n'écris pas pour mettre de l'ordre dans mon histoire. Pour cela, j'ai mon psychologue. J'écris parce que je suis un écrivain, parce que c'est pour moi la seule façon d'exprimer la profondeur de mes expériences humaines et d'en faire quelque chose d'utile. Mais je pense que l'ordre est premier. En effet, je n'aime pas le chaos.

VOUS ÊTES SOUVENT DANS L'EXPLICATION DANS CE ROMAN. NE PENSEZ-VOUS PAS QU'IL Y A DE L'INEXPLICABLE DANS LA VIE ?

J'ai été en analyse et en psychothérapie pendant seize ans ; mon père est un scientifique. Non, je ne pense

2007 *Les Disparus*,
Flammarion

2008 *How Beautiful It Is
And How Easily It Can Be
Broken*, HarperCollins
(non traduit en France)

2009 *L'Etreinte fugitive*,
Flammarion



BENOIT FALLEY POUR TRANSFUSE

pas qu'il y ait des choses inexplicables! C'est simplement que la plupart des gens ne cherchent pas à comprendre.

EST-CE QUE VOUS ÊTES D'ACCORD AVEC LEVINAS QUAND IL ÉCRIT QU'ON NE PEUT JAMAIS SAISIR LE MONDE PAR LES MOTS, MAIS QU'ON NE PEUT QUE LE CARESSER?

C'est une citation qui semble considérer que le but de l'écriture est de « capturer le monde », ce qui, à mon avis, est faux. Ecrire ajoute de la couleur et des nuances au monde, c'est un commentaire et non un reflet de celui-ci.

POUR NOUS EXPLIQUER VOTRE HISTOIRE, VOUS PASSEZ SOUVENT PAR DES SIGNES. PAR EXEMPLE, POUR NOUS PARLER DE VOTRE PÈRE, VOUS ÉVOQUEZ SA VOITURE, LA BEL AIR. EST-CE UNE INFLUENCE DE MARCEL PROUST?

Certainement. Ses empreintes sont partout sur moi. Pour moi, *La Recherche* est le plus grand de tous les romans modernes – bien plus grand que l'horri-

ble Joyce, à la réputation surfaite. Proust est le vrai moderne. Je l'ai lu pour la première fois pendant l'été 1981, lorsque j'étais à l'université de Virginie (où Julien Green est allé également), et un professeur que j'aimais beaucoup – je me souviens que c'était pendant une terrible vague de chaleur, marcher d'un bout à l'autre de la chambre représentait un effort considérable – m'a suggéré que nous lisions ensemble le roman. Ce livre m'a fait une énorme impression – c'était comme une porte qui s'ouvrait. Il y avait chez Proust le moi, la famille, le passé, le désir, comme chez Cavafy. J'ai eu la chance de trouver le bon auteur au bon moment et cela a eu un effet considérable sur ma vision des choses.

CE PROCÉDÉ D'UTILISATION DES SIGNES NE RENVOIE-T-IL PAS AUSSI À L'IDÉE QUE DANS LA RECHERCHE DE VÉRITÉ, AVANT DE PARTIR DANS L'ABSTRACTION, IL FAUT ÊTRE ATTENTIF AU DÉTAIL?

Certainement. Je n'ai jamais été doué pour l'abstraction – la philosophie et les mathématiques m'ont toujours laissé froid et donné mal à la tête. Je

peux seulement traiter les faits, puisque, selon moi, c'est tout ce qu'il y a. Cette notion revient souvent dans *Les Disparus* (par exemple, je ne peux pas parler des Ukrainiens en général, je peux juste parler des Ukrainiens que j'ai rencontrés). Cela explique aussi beaucoup de choses à propos de *L'Etreinte*. Quand j'ai commencé ce roman, au milieu des années 90, beaucoup de livres étaient écrits à propos de la culture homosexuelle, de l'identité homosexuelle, en théorisant sur le fait que cette culture et cette identité étaient des abstractions politiques – « assimilationnistes », « queers »... Mais, à mon

« D'après mon expérience, la vérité des êtres, aussi complexes et contradictoires qu'ils puissent être, rend mensongères les abstractions des théoriciens »

avis, pour parler de l'expérience homosexuelle, il me fallait écrire sur moi-même, sur une personne donnée vivant dans un lieu donné à un moment donné. D'après mon expérience, la vérité des êtres, aussi complexes et contradictoires qu'ils puissent être, rend mensongères les abstractions des théoriciens.

A PROPOS DE VOTRE PÈRE, VOUS SEMBLEZ LUI EN VOULOIR, PUIS AVOIR DE LA TENDRESSE POUR LUI. CE LIVRE EST-IL UNE VOLONTÉ DE LUI PARDONNER QUELQUE CHOSE ?

Assurément, quand j'étais adolescent, j'ai eu une relation compliquée avec mon père, et étant homosexuel, les difficultés inhérentes à cet âge ont été exacerbées puisque je ressentais beaucoup de honte – une émotion difficile à contenir en face d'un père. Je dirai que le livre retrace mon évolution, qui part d'une admiration aveugle pour mon grand-père charismatique – le père de ma mère, celui des *Disparus* (bien qu'il figure aussi largement dans *L'Etreinte*) – vers une admiration rétrospective pour mon père. C'est seulement quand j'ai eu un enfant moi-même que j'ai compris à quel point mon grand-père n'était pas à la hauteur (et un mauvais père) et par contraste, à quel point mon père était admirable, chose que je ne pouvais comprendre à l'époque. Je me demande si, dans ce livre, il n'est pas tant question de lui pardonner, mais plutôt de me pardonner à moi-même de ne pas l'avoir mieux compris.

POUR RESTER DANS LE DOMAINE FAMILIAL, VOUS ÉVOQUEZ UNE NOUVELLE FOIS LA QUESTION DE LA FRATRIE MEURTRIÈRE. DANS *LES DISPARUS*, VOUS ÉCRIVIEZ SUR CAÏN ET ABEL, LÀ VOUS ÉCRIVEZ SUR

LES DEUX FRÈRES QUI S'ENTRETIENNENT DANS *L'ŒDIPE ROI* DE SOPHOCLE : ÉTÉOCLE ET POLYNICE. CETTE QUESTION VOUS PRÉOCCUPE ?

Dans *Les Disparus*, la tension entre les frères est un thème sérieux, exploré en détail. Dans *L'Etreinte*, l'histoire des deux frères est mentionnée brièvement, simplement comme faisant partie du passé d'Antigone et de Sophocle. Mais je suppose que l'on peut dire qu'en général, dans mon travail, je m'intéresse aux rapports entre frères et sœurs (après tout, *Antigone* est une pièce qui parle de sœurs : le sens du drame repose sur le contraste entre les deux filles). C'est à peine surprenant étant donné que j'ai grandi dans une famille de cinq enfants. Je pense que ma fascination vient de là : comment l'être évolue-t-il au milieu de nombreux autres issus des mêmes parents et cependant si différents les uns des autres ?

EN CE QUI CONCERNE VOTRE STYLE, IL EST ASSEZ RATIONNEL. VOUS QUI ÊTES OBSÉDÉ PAR LA COMPLEXITÉ DES CHOSES, POURQUOI N'AVEZ-VOUS PAS UN STYLE FAIT DE PLUS DE NŒUDS ?

Mais peut-on être sûr qu'un style complexe est nécessairement la meilleure façon de refléter des choses complexes ? Je pense tout le contraire. De toute façon, je ne suis pas d'accord. Je pense que mon style est plutôt complexe de bien des façons, en général et en particulier. Après tout, la structure générale du livre est compliquée et allusive, et comporte un enchevêtrement d'histoire personnelle et de textes grecs. Et à un niveau « microcosmique », il y a ces longues phrases qui reflètent les circonvolutions de la pensée, ainsi qu'un grand nombre de propositions subordonnées.

CE ROMAN, AU FOND, SEMBLE UNE LONGUE QUÊTE DE VOTRE IDENTITÉ, DONT VOUS NOUS DITES QU'ON DOIT ASSUMER SA GRANDE COMPLEXITÉ ?

Oui.

EN MÊME TEMPS, N'Y A-T-IL PAS UNE LIMITE À LA MULTIPLICATION DES IDENTITÉS ? TROP MULTIPLIER PEUT ÊTRE UNE FUITE EN AVANT, NON ?

Je suppose que oui, bien que, comme mon livre l'explique, les identités multiples sont le moyen le plus honnête de se confronter à la réalité.

A LA FIN, VOUS AIMERIEZ AVOIR UNE IDENTITÉ PLUS SIMPLE, DITES-VOUS. ET VOUS AVEZ PENSÉ AU SUICIDE, POUR CELA...

C'est un épisode dont je préfère ne pas parler. Son évocation dans le livre se suffit à elle-même.

VOUS AVEZ FINALEMENT OPTÉ POUR LE COMPROMIS. C'EST LE CHOIX D'ISMÈNE, QUI SURVIE, CONTRE ANTIGONE LA TRAGIQUE. C'EST TRISTE ?

Pensez-vous qu'il soit triste que je ne me sois pas tué ?